

## Omniprésence de la mort

Daniel Pigeon, *Ceux qui partent*, Montréal, XYZ éditeur, 2003, 198 p., 22 \$.

Anne Laurier, *Le crime inachevé*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 176 p., 17,95 \$.

Johanne Villeneuve, *Mémoires du chien*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amÉrica », 2002, 142 p., 19,95 \$.

Hélène Rioux

Number 112, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2003). Review of [Omniprésence de la mort / Daniel Pigeon, *Ceux qui partent*, Montréal, XYZ éditeur, 2003, 198 p., 22 \$. / Anne Laurier, *Le crime inachevé*, Montréal, l'Hexagone, 2002, 176 p., 17,95 \$. / Johanne Villeneuve, *Mémoires du chien*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « amÉrica », 2002, 142 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (112), 26–27.

# Omniprésence de la mort

*La chair, dit-on, est triste, hélas. Et les trois livres que j'ai lus parlent d'échec.*

*Ils parlent de suicide. Un père évoque celui de son fils, une fille, celui de son père, un chien, celui de son maître.*

R O M A N | HÉLÈNE RIOUX

« S'INTÉGRER À UNE SOCIÉTÉ, C'EST UN PEU SE DÉSINTÉGRER SOI-MÊME. Il faut s'oublier, s'enlever des grands morceaux de vie afin de cadrer dans le moule... Le pire ennemi, c'est la différence. » (*Ceux qui partent*, p. 155)

## LE FILS

C'est Gilnei qui parle. Gilnei da Silva Ribeiro, le personnage central de *Ceux qui partent*. Gilnei est Brésilien, il a passé son enfance entre la rue et l'orphelinat, il a dormi le plus souvent dans une boîte de carton. Adolescent, il a sniffé de la colle et s'est soûlé à l'eau-de-vie, il a vécu de menus larcins et de la charité des bonnes sœurs. Jeune homme, il a rencontré l'amour sous les traits de Rachelle, une Québécoise venue au Brésil pour un stage en travail social, et quand elle est rentrée chez elle, il l'a accompagnée, il a vécu trente ans au Québec, y a fondé une famille. Bon début pour une histoire heureuse, une *success story*. Mais *Ceux qui partent* n'est pas une histoire heureuse. Gilnei a échoué à « cadrer dans le moule » et il est reparti à Rio où il cire à présent des chaussures dans la rue. Retour au point de départ. Aux sources troubles. Le roman de Daniel Pigeon raconte des fragments de sa vie. De son échec.

Il avait pourtant, comme on dit, tout pour être heureux dans son pays d'adoption : une femme ouverte et aimante, deux fils, un boulot rémunéré (marmiton dans un resto), une maison, des amis. Une certaine dignité, quoi... Alors ?

L'échec de Gilnei s'est cristallisé dans la relation difficile qu'il a, dès le départ, entretenue avec Fabricio, son fils aîné. Cet affrontement perpétuel est teinté du mépris que Gilnei percevait chez son fils, dans son refus, notamment, de parler le portugais. Fabricio avait honte de son père, honte de son accent, de sa peau foncée. De sa « différence ». Et Gilnei avait peur de ce fils qui lui ressemblait trop. De fil en aiguille, de dispute en dispute, de défi de la part de Fabricio en répression de la part de Gilnei, le mépris s'est transformé en haine (la haine étant souvent, on le sait, une forme tordue, un visage

grimaçant, atroce, de l'amour impossible). En fait, ils étaient comme des miroirs déformants dans lesquels ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, supporter leur reflet. Et la haine est devenue invivable. Dans cette nouvelle incarnation de l'éternel Œdipe, le fils s'est tué pour annihiler le père, ce visage exécré dans le miroir. S'est pendu dans le sous-sol de la maison, en laissant une note semblable à une gifle — ou un coup de couteau — assenée à Gilnei.

En multipliant les points de vue — c'est parfois Gilnei qui raconte, parfois Rachelle (atteinte du cancer), parfois un narrateur —, en naviguant entre le présent et différents moments du passé, Daniel Pigeon brosse un portrait émouvant, à la fois réaliste et impressionniste, de cette famille si proche de nous.

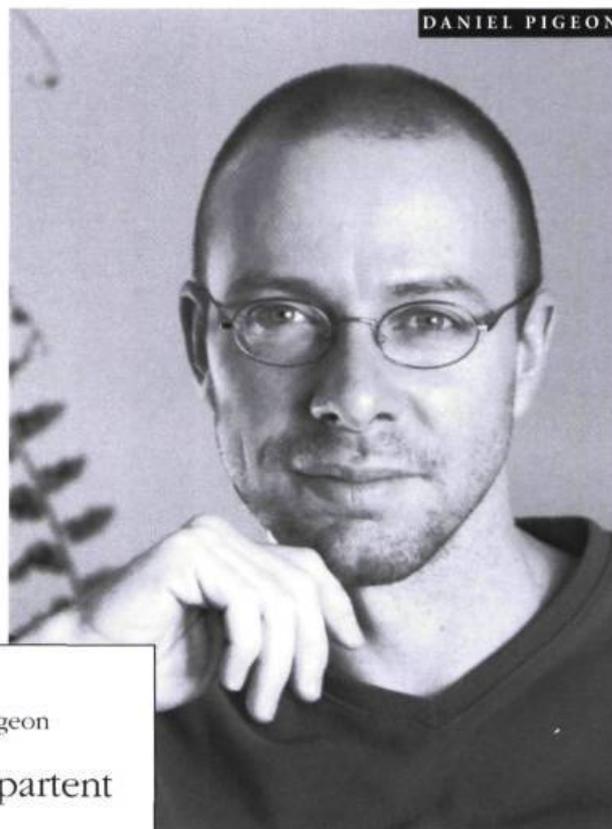
Un roman convaincant sur la différence et la difficulté de la vivre.

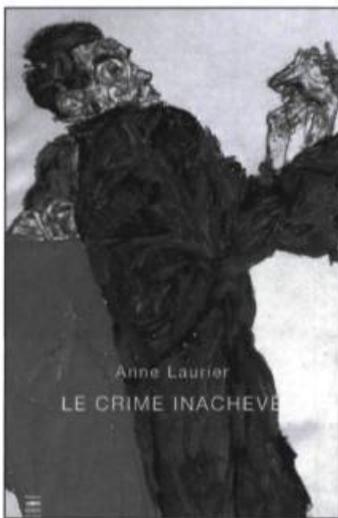
## LE PÈRE

C'est encore un échec que raconte Anne Laurier dans *Le crime inachevé*. Une autre relation ratée entre un père et son enfant. Une femme dans la quarantaine essaie de comprendre pourquoi son père ne l'aimait pas, ce qu'il fuyait dans l'alcool, ce qui l'a conduit au suicide (pendu, comme le Fabricio de *Ceux qui partent*, dans le

garage, avec le câble séparateur de la piscine qu'il venait de faire creuser).

Entrecoupée de dialogues entre la narratrice et son père mort (qui ne lui a, pour ainsi dire, jamais parlé de son vivant), l'histoire est, cette fois, racontée de façon linéaire : l'enfance dans une petite ville en région éloignée, le père, Charles, dentiste, la femme, Paule, mère au foyer, trois enfants, une maison neuve. Ils fréquentent la petite bourgeoisie de l'endroit, les deux avocats, le vétérinaire, les notaires, l'optométriste, les trois médecins, et leurs épouses, « expatriés volontaires et ambitieux, nouveaux riches d'une classe sociale en pleine expansion » (p. 28). Mais de laides fissures apparaissent bientôt dans le décor idyllique : une étrange soirée costumée où Charles,





déguisé en négresse, s'assoit sur les genoux d'un homme qui lui flatte les cuisses, un autre moment où Anne le surprend à frapper sa mère enceinte de son troisième bébé. Ces nuits où mère et enfants doivent se réfugier au motel pour fuir la fureur de Charles. Et les clients qui désertent peu à peu le cabinet du dentiste alcoolique. Déménagement, séparation, honte.

Certaines scènes sont criantes (presque intolérables) de vérité. Voici le père tel qu'il est vu par sa fille, l'un de ses « lendemains de veille » :

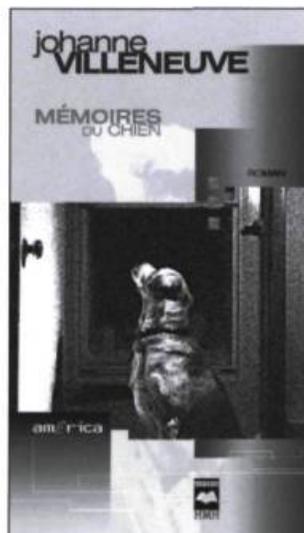
*Un peignoir en éponge, que j'aurais aimé qu'il en rajuste la ceinture, flottait autour de sa petite taille et les pans à demi ouverts découvraient ses jambes arquées. J'avais toujours peur qu'il ne nous montre son sexe par mégarde. D'une main molle, il allumait sa première cigarette de la journée [...]. Enfoncé en lui-même, l'Absent fume une Export A qu'il tient négligemment entre ses doigts bistre. Ses yeux sont vides, son corps semble prisonnier d'un torpeur. La cigarette se consume toute seule, il oublie de la porter à ses lèvres, et je regarde avec effroi la cendre se former et chuter avec la douceur d'un flocon de neige sur la moquette neuve... (p. 124)*

Souvent plus proche du règlement de comptes (surtout avec la mère vue, à cause de son manque d'envergure, comme la responsable du désastre) que du roman, *Le crime inachevé* se révèle néanmoins une peinture efficace d'un certain milieu (petite bourgeoisie tarée) et d'une époque (début et fin de la Révolution tranquille). Entre l'asphyxie et le désespoir, Anne s'achemine pourtant vers une sorte de réconciliation.

Anne Laurier, nous dit la quatrième de couverture, est le pseudonyme d'une écrivaine ayant déjà publié plusieurs titres.

## LE MAÎTRE

[...] Savais-tu que lorsqu'un chien court après sa queue, tournant et tournant encore sur lui-même, c'est le signe qu'il va bientôt mourir? [...] Il ne trouve rien, sinon le mouvement perpétuel qui le ramène à sa recherche. Savais-tu que les Rhaphodés appelaient autrefois *mémoires du chien* ce mouvement perpétuel? Savais-tu que, par analogie, on appela *mémoires du chien* cet instant unique que connaît le moribond à sa dernière heure, quand on dit qu'il voit défiler devant lui sa vie entière? La voyant défiler, il voit la fin toucher le commencement comme le chien courant après sa queue. (*Mémoires du chien*, p. 115)



Ainsi défile, devant et par les yeux du chien (le roman est écrit à la deuxième personne du singulier, comme si le chien racontait au maître son histoire), la vie d'un homme, jamais nommé. Enfance à la campagne, jeux, rêves et premières amours. Arrivée à Montréal, un boulot dans un central téléphonique puis dans une librairie d'occasion, et ce désir, toujours, de



devenir quelqu'un, de se dépasser, de changer, de secouer le monde par son art, la peinture. Ce désir, cette pulsion, cet échec. Car le maître est un raté, l'œuvre est dans sa tête, une illusion, l'œuvre est toujours à venir. L'amour non plus ne se concrétise pas, malgré un épisode qui s'appelle Madeleine. Alcool et conversations oiseuses. Lassitude. Puis survient « S », un homme mystérieux qui le poussera dans ses derniers retranchements.

*Mémoires du chien* est un roman tout à fait original, étonnant, jamais larmoyant. L'histoire ainsi racontée peut sembler banale, mais tout est dans l'écriture et l'écriture ici est remarquablement maîtrisée. Poétique, incantatoire, d'une justesse rare. Premier titre de Johanne Villeneuve, une auteure à surveiller de très près, *Mémoires du chien* est à lire absolument.

# Lire

pour faire durer  
l'instant

**FRANÇOISE BULMAN**

**Le prépositionnaire**  
Dictionnaire des verbes et adjectifs pouvant être suivis d'une préposition

246 pages ; 24,95 \$

*L'instant même*

NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS